

Otto Dix, *Les sept péchés capitaux*

1- Présentation de l'auteur et de l'œuvre

a) Présentation de l'auteur

Otto Dix est un **peintre allemand** ayant vécu de **1891 à 1969**. Il est né dans un milieu ouvrier non politisé. Il est très tôt en contact avec l'art : il est encouragé à l'école primaire par son professeur de dessin, et il a un cousin peintre. Il suivra un apprentissage de peintre-décorateur, des leçons de dessin puis des **formations dans des écoles d'art** (Ecole des Arts décoratifs de Dresde, Académie des Beaux-Arts de Dresde) avant de devenir lui-même **professeur**. Il va connaître physiquement **les deux guerres mondiales** : en 1915, il se porte volontaire dans l'artillerie à Dresde et est envoyé au front comme mitrailleur en France, Flandres et Russie ; en 1945, il est mobilisé à 54 ans dans la troupe territoriale (il est fait prisonnier et passe sa captivité à Colmar dans la colonie d'artistes du camp).

Il s'agit d'un peintre de **la Nouvelle Objectivité**, mouvement qui s'est développé en Allemagne après l'expressionnisme, dans les **années vingt**. Ce mouvement se caractérise par un **goût pour le réel et le quotidien, dans sa réalité tangible, palpable**. D'un point de vue esthétique et thématique, ce mouvement est **aux antipodes des canons de l'art officiel nazi**, lequel s'avère être un art de propagande qui idéalise le régime et exalte l'idéal aryen dans la représentation des corps. Otto Dix s'attache lui à **représenter l'être humain dans ses aspects les plus laids** (tels que la guerre et la prostitution) et **sa facture est crue, sans complaisance**, ce qui lui vaudra plusieurs procès dès les années vingt. En 1933, avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir, Otto Dix est déchu de son poste de professeur de peinture à l'Académie des Beaux-Arts et son **art** est considéré comme « **dégénéré** ».

b) Présentation de l'œuvre

L'œuvre étudiée s'intitule *Les sept péchés capitaux* et a été réalisée par Otto Dix en **1933**. Cette **peinture (technique mixte sur bois)** se trouve aujourd'hui à la **Staatliche Kunsthalle de Karlsruhe** et mesure **179 cm de haut sur 120 cm de large**. Il s'agit d'une **peinture allégorique**, où Otto Dix critique l'aveuglement de ses contemporains face à la montée du nazisme.

2) Description de l'œuvre

Le thème des sept péchés capitaux est ancien : il fait référence à la Bible qui dénonce sept vices comme principaux, c'est-à-dire comme ceux dont découlent tous les autres

(l'étymologie latine de *capital* est « caput », la tête, qui dirige le corps). Ces péchés sont l'avarice, l'envie, la paresse, la colère, la luxure, l'orgueil et la gourmandise.

Dans le tableau d'Otto Dix, le vice est représenté par une **horde de personnages à l'allure débridée et dépravée**.

Au premier plan, on voit une vieille femme ressemblant à une sorcière, courbée en avant, une main cramponnée à sa canne, l'autre cramponnée au sol. Les traits de sa bouche tirés vers le bas expriment l'insatisfaction. Le fait qu'elle porte des haillons nous invite à penser qu'elle représente l'**avarice**.

Sur son dos se tient un personnage de petite taille (un enfant ou un nain) au strabisme divergent. Il porte un masque moustachu, et comme la vieille dame, son rictus évoque l'insatisfaction. Il agrippe le dos de la sorcière d'une main tandis qu'il porte l'autre à sa poitrine dans un même geste qui semble symboliser la frustration, et donc l'**envie**. Ses yeux lorgnent dans deux directions opposées, car l'envieux est envieux de tout et de tout le monde. On reconnaît bien sûr la tristement célèbre moustache d'Hitler. Il faut savoir que cette moustache figurait sur le carton préparatoire, mais n'a été peinte sur le tableau par Dix qu'après la fin de la guerre. (On reviendra sur ce point dans la troisième partie).

Le troisième personnage est central. Il arbore un costume de squelette tout en brandissant une faux : il symbolise donc bien évidemment la mort. Une large trouée dans son costume se trouve à la place du cœur, qui semble avoir été arraché. Il s'agit donc d'une allégorie de la **paresse** : en effet, la paresse est le manque de courage, étymologiquement le manque de *cœur* (ici illustré littéralement). La position des membres du personnage ainsi que le dessin de squelette sur son costume évoquent la croix gammée. Ses gants blancs contrastent avec sa chaussette trouée qui révèle un pied sale : derrière une belle apparence se cache la déchéance.

Derrière lui, à gauche se tient un monstre poilu brandissant un poignard. C'est la **colère** qui est ainsi représentée sous la forme d'un démon diabolique ouvrant une gueule rouge sang aux crocs acérés.

A droite une femme aux yeux mi-clos danse. Elle est débraillée et échevelée. Elle passe sa langue sur ses lèvres et présente son sein dans une posture suggestive : c'est bien évidemment la **luxure** qui est ainsi représentée. Elle est habillée de tissus chatoyants, aux couleurs vives et chaudes, attirant le regard sur elle, comme pour exprimer la tentation qu'elle représente.

En arrière plan, un personnage au pantalon vert porte un masque énorme, comme gonflé. Il lève le menton vers le haut, ce qui lui donne l'air hautain. Il s'agit de l'**orgueil**. Il est ridicule et même repoussant en raison de pustules sur les joues. Sa main passe par l'oreille du masque et en bouche l'orifice : l'orgueilleux est suffisant et ne veut pas écouter autrui.

Enfin, derrière lui, la **gourmandise** est symbolisée par un personnage enrubanné de pâte qui brandit des friandises. Il porte une sorte de marmite ou de scaphandre sur la tête. Ce casque est aussi un masque avec un visage qui redouble celui du personnage.

Trois des personnages **lèvent le bras** dans un mouvement qui n'est pas sans faire allusion au **salut hitlérien**.

Un **paysage exprimant l'agitation ou la désolation** (mer agitée ou désert, avec un **crépuscule** tout au fond) et un **bâtiment en ruine** parachèvent la composition à gauche. Ce bâtiment porte une **inscription**. Il s'agit d'une citation du philosophe allemand Friedrich **Nietzsche** (1844-1900) extraite de son ouvrage *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Le désert grandit, malheur à celui qui recèle un désert ».

La **répartition des couleurs** permet au regard de passer aisément d'une figure à l'autre : on a ainsi trois personnages à dominante **brune** (l'avarice, la colère, la gourmandise) auxquels répondent en alternance deux personnages vêtus de **jaune / orangé** (l'envie, la luxure) et une troisième touche de jaune au fond au-dessus de la mer. Au centre, le squelette en **noir et blanc** scinde la composition en deux.

Otto Dix avait une grande maîtrise technique de la peinture et des couleurs.

3) Interprétation de l'œuvre

a) Une allégorie critique masquée

Le thème des sept péchés capitaux est récurrent dans la peinture religieuse (cf. Jérôme Bosch, vers 1450). Il est ici revisité par Otto Dix qui s'en sert pour élaborer une **critique masquée de la situation sociale et politique de son époque**.

Il s'agit donc d'une **allégorie** (représentation d'une idée par une image) à **plusieurs niveaux** : d'une part, chaque personnage est une allégorie, car il représente un péché, un vice ; d'autre part, le tableau entier est lui-même une allégorie, car **sous couvert d'une représentation religieuse, Dix s'oppose fermement au régime et à l'Allemagne nazie**.

Si l'œuvre, au premier regard, est assez énigmatique, c'est bien évidemment parce qu'Otto Dix ne peut faire autrement que d'avancer **masqué**. Ainsi, le carton préparatoire présentait bien les moustaches hitlériennes, mais ces dernières ne seront ajoutées qu'après 1945 sur le tableau définitif. Difficile alors d'y voir le sujet réel de l'œuvre : une critique du nazisme et du manque de lucidité du peuple allemand. Les masques, les costumes, toute la mascarade représentée par Dix sont certainement à lire dans ce sens : lui-même travestit ses idées qu'il ne peut absolument pas dévoiler sinon au péril de sa vie. Il n'est pas anodin que dans *L'autoportrait avec palette devant un rideau rouge* de 1942, Dix se mette en scène devant un

rideau rouge dont un pan soulevé révèle un morceau de tableau apocalyptique ainsi soustrait aux regards.

Il faut, pour comprendre cela, se rappeler les circonstances de création de l'œuvre, et la situation particulière de Dix.

b) Un artiste témoin de son époque, considéré comme « dégénéré » par les nazis

Les sept péchés capitaux sont réalisés en 1933, année où Hitler accède au pouvoir. Otto Dix, qui occupe une chaire de professeur de peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Dresde, est destitué de ses fonctions. Certaines de ses œuvres sont exhibées par les nazis dans les expositions dites d'« **art dégénéré** » (dès 1933, mais surtout lors de celle de 1937 à Munich où huit de ses œuvres seront exposées – au total 260 œuvres d'Otto Dix seront retirées des musées allemands et certaines seront même détruites). C'est que l'art d'Otto Dix dérange par la **crudité de son réalisme**. Dans les années vingt déjà, des procès lui sont intentés pour ses tableaux, que certains de ses contemporains jugent choquants. Son tableau *la Tranchée* est ainsi qualifié par un critique d'art « d'infâme, avec cette joie insupportable du détail [...] la cervelle, le sang, les entrailles, et tout cela peut être magnifiquement représenté. Ainsi la deuxième anatomie de Rembrandt, avec ce ventre ouvert, est absolument sublime. Mais Dix est – excusez moi du terme – à vomir. Il y a un tel étalage de sang, de cervelle et d'entrailles que cela provoque en nous une réaction animale portée à son paroxysme. »

Ce peintre de la Nouvelle Objectivité a cherché **à représenter la guerre dans toute sa laideur**. On est **à l'antipode des canons de l'art nazi qui magnifie des corps athlétiques dans une héroïsation nationaliste**. Dans les représentations de la guerre des peintres nazis, les soldats même blessés ou morts, présentent des corps intacts. Chez Dix, les corps sont mutilés, déchiquetés, ensanglantés.

Il ne faut pas oublier que Dix a vécu physiquement la Première Guerre mondiale. Il s'y est engagé comme volontaire. Or, ce n'était pas tant par patriotisme que par curiosité. Otto Dix n'a jamais été politiquement engagé, mais voulait **voir puis montrer dans sa peinture l'être humain dans ce qu'il a de plus sombre et violent**. Son journal de guerre permet de comprendre son point de vue : « Tout à fait devant, arrivé devant, on n'avait plus peur du tout. Tout ça, ce sont des phénomènes que je voulais vivre à tout prix. Je voulais voir aussi un type tomber tout à côté de moi, et fini, la balle le touche au milieu. C'est tout ça que je voulais vivre de près. C'est ça que je voulais ».

« Il me fallait cette expérience : comment quelqu'un situé juste à côté de moi pouvait tomber tout à coup et disparaître. Il me fallait l'expérimenter dans les moindres détails. Je le désirais. Je ne suis pas un pacifiste ou le suis-je ? Juste quelqu'un qui se pose des questions. Je voulais tout voir de mes yeux. Je suis un réaliste qui doit voir par lui-même pour avoir

confirmation que cela se passe comme cela. Je dois expérimenter toutes les abysses de la vie : c'est pour cela que je me suis engagé comme volontaire. »

« Il faut avoir vu l'homme dans cet état déchaîné pour le connaître un peu ».

Ce qui intéresse le plus Otto Dix, c'est **l'humain et la représentation de la figure humaine**. Il s'attache à en **explorer les aspects les plus sordides, tels qu'il en est le témoin avisé**. La **société de l'entre-deux guerre est également représentée sans concession** par l'artiste qui montre tout simplement ce qu'il voit. Il peint la société de son époque, ainsi que les conséquences effroyables de la guerre et **force le spectateur à regarder la vérité en face et à y réfléchir**. « Je suis primitif et populaire. Le contact avec le monde sensible, le courage de faire du laid, la vie dans toute son épaisseur me sont nécessaires. Les artistes n'ont pas à convertir ni à donner des leçons. (...) Leur seule mission est de convaincre. »

c) La référence à Nietzsche

La référence à **Nietzsche (1844-1900)** dans le tableau n'est pas anodine : Otto Dix est un grand lecteur de ce philosophe, dont la **pensée** est ancrée dans le **corps** et dans la **culture**, dans **l'affirmation de la puissance créatrice de la vie**. Dans un esprit nietzschéen, il pense qu'« Il faut pouvoir dire *oui* aux phénomènes humains qui existeront toujours. C'est dans les situations exceptionnelles que l'homme se montre dans toute sa grandeur, mais aussi dans toute sa soumission, son animalité ». Comme on l'a évoqué dans la description de l'œuvre, l'aphorisme présent dans le tableau sur le mur en ruine est extrait de *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Le désert grandit, malheur à celui qui recèle un désert ». Un **aphorisme** est une **formule concise qui cherche à faire réfléchir**. Dix fait bien évidemment allusion à la montée du nazisme dont il perçoit avec lucidité les effets destructeurs, ce d'autant plus qu'il en est lui-même victime.

Il faut aussi considérer que Nietzsche a été récupéré par le nazisme, alors que sa philosophie **a toujours dénoncé le nationalisme et l'antisémitisme qui sévissaient dès la fin du XIXème siècle en Allemagne**. « Dans presque toutes les nations actuelles – et cela d'autant plus qu'elles adoptent une attitude à leur tour plus nationaliste – se propage cette odieuse littérature qui entend mener les Juifs à l'abattoir, en boucs émissaires de tout ce qui peut aller mal dans les affaires publiques et intérieures » (*Humain, trop humain*, écrit en 1878-1879). Nietzsche considérait l'Allemagne dans laquelle il vivait comme décadente, car elle recherchait la puissance politique aux dépens de la pensée. Otto Dix ne pensait pas autrement. En témoigne la figure centrale du tableau, par laquelle il fustige la paresse, le manque de réflexion et la déchéance de ses contemporains. Ces derniers, absorbés dans l'autosatisfaction de leur soi-disant supériorité (cf. gants blancs), ne se rendent pas compte qu'ils ont sombré dans la déraison et la décadence (chaussette trouée et pied sale).

d) Le refus de l'exil

Contrairement à d'autres artistes de la Nouvelle Objectivité (tels que **Max Beckmann** ou **Georg Grosz**), Otto Dix ne choisit pas **l'exil**. Il se retire avec sa famille sur les rives du Lac Constance et peint des paysages et des sujets religieux tolérés par les restrictions esthétiques du nazisme.

Ce choix de ne pas s'exiler a été l'objet de **critiques**. Pourtant, il est certain que Dix **n'adhérait aucunement aux idées du régime**, comme le prouvent quelques tableaux de manière certaine : « Les sept péchés capitaux » bien sûr, mais encore « Cimetière juif à Randegg en hiver » peint en 1935 alors que les persécutions contre les Juifs ont déjà commencé, ou enfin cet autoportrait au rideau rouge dont on a parlé précédemment. Ses propos de 1943 expriment une franche hostilité à la Seconde Guerre mondiale, aux antipodes de son euphorie curieuse de 1915 : « Pourvu que cette merde cesse bientôt... Je souhaite de tout cœur que cette horreur se termine ».

D'ailleurs, le régime n'est pas dupe : suite à l'attentat munichois contre Hitler en septembre 1939, Dix est soupçonné de complicité. Il est **arrêté** et interrogé par la Gestapo une dizaine de jours avant d'être libéré, les témoignages de ses exploits pendant la Première Guerre mondiale par ses camarades du front jouant en sa faveur.

Les propos de Dix après la Seconde Guerre mondiale expliquent son choix : « Au lieu de courber l'échine et de regarder anxieusement autour de moi, j'aurais peut-être mieux fait de m'exiler. Mais émigrer n'est pas mon affaire. Voyez ce qui est advenu de Georg Grosz ; dès le début, j'ai su qu'il devrait se convertir. Là-bas (aux Etats-Unis), il ne pouvait pas, comme en Allemagne caricaturer les petits-bourgeois. Qu'à force de me soumettre je me sois aussi laissé influencer intérieurement, c'est une chose certaine : mon élan était retenu – freiné. En 1939, je me suis complètement fermé. Je ne voulais rien savoir de la guerre (...). Aujourd'hui, je vois que j'ai bien fait. Fuir est toujours une erreur. »

4) Elargissement

Il est possible de faire des rapprochements avec :

- **les autres œuvres au programme de l'histoire des arts.**

On peut noter que Picasso eut également recours à l'allégorie pour dénoncer les horreurs de la guerre dans *Guernica*.

Otto Dix sur Picasso : « Picasso, lui, est un grand peintre à l'imagination puissante, un Protée qui sait donner forme aux problèmes de son époque ».

- **d'autres représentants de la Nouvelle Objectivité** : Max Beckmann, Georg Grosz

- **d'autres œuvres autour de la Seconde Guerre mondiale**

Victor Brauner et son portrait-charge contre Hitler de 1934

Félix Nussbaum (1904-1944) ses autoportraits (exilé en Belgique il sera finalement arrêté puis assassiné à Auschwitz).

Picasso *Le charnier* 1945

Les photographies des camps par Lee Miller après la Libération

La série des *Otages* de Jean Fautrier, qui représente l'horreur de la guerre par une peinture très matiériste évoquant la chair écrabouillée.

Et plus proche de nous : General Idea, groupe de trois artistes actifs de 1969 à 1994, ironise sur la jeunesse hitlérienne et l'idéal aryen dans *Nazi Milk* ; Maurizio Cattelan met en scène un dérangeant Hitler en prière (*Him*, 2001) ; le film *La Vague* cherche à nous faire réfléchir.

Sites à consulter pour approfondir la vie et l'œuvre d'Otto Dix:

<http://vouloir.hautetfort.com/archive/2007/05/03/odurs.html>

<http://www.centrepompidou.fr/Pompidou/Manifs.nsf/AllExpositions/CDFC29F7488B9877C1256C520037A988?OpenDocument>